

## Note e discussioni.

### Una lettera inedita di Vincenzo Gioberti. <sup>(1)</sup>

Dal generale Simon Clemens, figlio del filosofo Franz Friedrich Jakob Clemens (4 ottobre 1815-24 febbraio 1865) — uno dei fondatori della Neo-scolastica in Germania, ma che nella sua giovinezza subì pure l'influenza del Rosmini e del Gioberti, come mi studio di provare in altro mio scritto — mi venne consegnata non molto fa una lettera del Gioberti, che io, perchè non andasse perduta, ho pensato bene di donare alla raccolta di autografi della biblioteca dell'università di Bonn.

La storia di quel periodo, o per lo meno la storia della filosofia, ha un visibile interesse nella pubblicazione di quella lettera, in quanto essa (come pure il tempo dei viaggi del Clemens) viene a gettare luce sul commercio spirituale, non così evidente a prima vista, che ci fu verso la metà del secolo XIX, tra i filosofi tedeschi e italiani. Se il Clemens, già durante il suo primo soggiorno in Italia, avesse conosciuto il Gioberti in persona, o se invece le relazioni fossero avviate all'occasione di cui è fatto cenno nella lettera, non son riuscito ancora ad appurare; tuttavia, la conoscenza della famiglia e alcune espressioni abbastanza intime sembrerebbero accennare ad un'amicizia di vecchia data.

Dal 1843 al 1856, il Clemens fu insegnante di filosofia all'università di Bonn, dov'egli, compatriotta del gran Görres, aveva fatto i suoi primi studii filosofici sotto il Windischmann, il Brandis e simili. Parimente nel 1843 era venuto ad insegnare nella stessa università il teologo cattolico Franz Xaver Dieringer (1811-1876), il cui ricordo è ancora fresco a Bonn; è di costui che la lettera fa menzione.

Nel 1847, l'avvenire del Clemens era ancora molto incerto, e il Gioberti lo sentiva bene. Nello stesso anno, apparve il *Gesuita Mo-*

(1) Il presente scritto fu gentilmente tradotto da B. NARDI dall'originale comunicatoci in lingua tedesca. (N. d. R.).



*derno*; e il Gioberti a questo momento prevedeva già, come lo prova la lettera, il repentino mutarsi della sua sorte. Nel 1848, egli divenne ministro di Piemonte e giunse a capo del governo.

Bastino per ora questi cenni a chiarire il ragguardevole documento, il cui tenore io mi studiai già di stabilire, per quanto mi fu possibile, (*correctis corrigendis*) coll'aiuto del Sig. W. Erman=Bonn, consigliere intimo di corte.

*Bonn, ottobre 1912.*

ADOLFO DYROFF

Professore di filosofia dell'Università di Bonn.

*Mon cher Monsieur Clemens,*

Lorsque votre dernière lettre me parvint, j'étais au lit avec la grippe. Je pris tout de suite la plume et j'écrivis une courte déclaration pour notifier au public que je suis complètement étranger à toute publication et traduction de mon livre qui se soit faite ou se fasse en Allemagne. Je l'ai immédiatement envoyée à une personne diplomatique pour qu'elle soit publiée sur quelqu'une des ses feuilles. Lorsque je saurai le titre du journal, qui l'aura insérée, je vous le communiquerai.

Je vous remercie des renseignements que vous m'avez donnés; mais il ne faut pas que ni vous ni moi n'en prenions trop d'inquiétude. Les imputations de mes ennemis se détruisent d'elles-mêmes par leur exagération. Que voulez vous dire à des gens, pour qui l'absourde en calomnie a la valeur de la certitude? Vous en avez l'exemple dans ce qui concerne le pauvre S.\*\*\*, dont la chute me fut attribuée, parce qu'il avait [été] à Bruxelles, tandis que moi j'étais en Suisse. Plaignons ces malheureux qui croient défendre la religion en violant ses préceptes; mais ne les craignons pas trop; et que leurs médisances ne nous empêchent pas de suivre la route que nous croyons la meilleure.

Du reste les ultra-catholiques du Rhin ne sont pas les seuls qui me diffament. Si vous étiez à Paris, vous auriez horreur à entendre les infamies qu'on débite sur mon compte. Imaginez vous tout ce qu'on peut dire d'un franc scélérat, et vous aurez une idée approximative du caractère des actions qu'on m'attribue. Et on ne se contente pas de me calomnier ici; on écrit à Rome les choses les plus horribles; come (!) par ex. que je vis dans une société de femmes de mauvaise vie, que j'interviens à des orgies, etc. Eh bien; malgré tous ces bruits, je suis parfaitement tranquille. Les injustices des hommes excitent en moi une confiance plus vive dans la protection de Dieu.

Je suis fâché de n'avoir plus un seul exemplaire disponible de mon livre pour vous l'envoyer. Vous verriez que la moitié de l'ouvrage est consacrée à la défense du catholicisme et surtout de Rome. Jusqu'ici on n'a

osé nier les faits qu'il contient à l'égard des Jésuites. On s'est borné à falsifier plusieurs de mes passages, pour rendre ma foi et ma doctrine suspectes. Je ferai une courte réponse et je vous l'enverrai.

Je ne voudrais pas que vous fussiez inquiété à cause de moi. Vous êtes père de famille et vous avez des égards à observer. Ne vous montrez point porté à sympathiser avec mes idées philosophiques, au moins jusqu'à ce que l'orage soit passé. J'espère qu'il sera de courte durée; car Dieu ne bénit point les calomnieurs. Toute secte qui foule aux pieds la justice et la charité n'a rien à espérer de bon; eût elle la foi des apôtres.

Je n'ai point répondu à votre première lettre à cause des indispositions presque continuelles et des occupations qui m'ont toujours assiégé. Le temps me manque encore aujourd'hui de vous parler philosophie, et d'entrer dans les articles intéressants que vous avez touchés.

La nouvelle que vous m'avez donné du pauvre S.\*\*\* m'a profondément affligé. Mais en êtes vous sûr? Je l'ai vu une seule fois avant mon dernier départ pour la Suisse, et il ne m'a rien dit. Lors de mon retour il avait quitté Paris. Dites moi ce qu'il en est, donnez moi son adresse, je lui écrirai infailliblement. S'il est tombé, nous le relevons. Oh, le pauvre jeune homme! Le cœur me dit que nous ne l'aurons point perdu.

Mille pardons de ce griffonnage. Mais je suis encore souffrant, et j'ai de la peine à écrire. Je vous adresse bien des saluts (?).

Paris, 4 Octobre '47

Tout à vous  
GIOBERTI.

19, Allée d'Antin

P. S. Mes salutations à l'excellent M. Diringier.

## A proposito della dimostrazione tomistica dell'esistenza di Dio.

Fra i dubbi, che sorgono nella mente di chi attende a spiegare le *cinque vie* tradizionali con le quali S. Tomaso d'Aquino sull'inizio della *Somma Teologica* (P. 1, q. 2, a. 3) ha dimostrato l'esistenza di Dio — ve n'ha uno, il quale pare non si sia ancora discusso con tutta la necessaria diligenza. Volle S. Tomaso dare *cinque dimostrazioni*, le quali tutte, senza dipender l'una dall'altra, riuscissero ad una stessa conclusione? Ovvero intese di fare una *dimostrazione unica*, composta di cinque argomenti come di parti integrali?

A chi, senza molta riflessione, legge il testo di S. Tomaso, può di leggieri sembrar vera la prima di queste due maniere d'intendere. Così pure intendono e spiegano parecchi autori. Gravi ra-